

Daisy Seidl : Je vais commencer par vous parler du texte bien connu de Freud, *Deuil et Mélancolie*, pour aborder les troubles de l'humeur, appelés auparavant troubles bipolaires ou psychose maniaco-dépressive.

La nomenclature a donc beaucoup changé, mais la mélancolie a complètement disparu, en tout cas sous cette désignation, ce signifiant. Néanmoins vous le retrouverez, en tout cas j'essaierai de faire une petite anatomie de ce problème, de ce fonctionnement.

Vous le retrouverez dans de nombreuses pathologies actuelles, dans ce que l'on appelle les phénomènes cliniques.

En fait, Freud dira que c'est une définition conceptuelle fluctuante. Il essaye de la regrouper en une unité qui ne semble pas assurée. Il n'est donc pas très sûr de ce qu'il va annoncer, et quelques-uns font penser à des affections somatiques : d'emblée il parle du corps.

C'est-à-dire certaines manifestations peuvent être confondues avec des problèmes somatiques, alors qu'il y a un problème psychique derrière.

Il ajoute que son matériel va se limiter à un petit nombre de cas, car il avait également l'habitude de faire des cas paradigmatiques comme par exemple la psychose paranoïaque (*le président Schreber*), la névrose obsessionnelle (*l'homme aux rats*), l'hystérie (*le cas Dora*), la phobie (*le petit Hans*).

Il abandonne ici les cas, sans nommer de patients. Il va simplement appliquer sa théorie psychanalytique, en 1917, après avoir fait un tournant dans sa théorie de 1914, où il parle d'*Introduction au narcissisme*, ensuite *Pulsions et destins des pulsions* (1915) et *Deuil et Mélancolie* (1917).

Il est donc en plein travail par rapport à cette organisation, et va appliquer sa théorie psychanalytique à un tableau clinique qu'il qualifie de bien connu.

D'après lui, c'est une réaction à la perte, soit d'une personne ou d'une abstraction venue à sa place, comme la patrie, la liberté, l'idéal. Ou perte de l'objet d'amour qui peut avoir disparu vraiment, en chair et en os, ou simplement avoir disparu dans la nature, au sens de ne plus occuper cette place.

Il ajoute : certaines personnes peuvent faire un deuil, c'est-à-dire un travail de deuil, un travail de détachement de cet objet. Mais d'autres personnes ont une disposition morbide, on ne sait pas ce dont il s'agit, et au lieu de faire un travail de deuil (qui a une fin), elles vont développer une mélancolie.

Ses signes caractéristiques : une humeur dépressive, douloureuse, une suppression de l'intérêt pour le monde extérieur, une perte de la capacité d'amour, une inhibition de l'activité.

Ces caractéristiques sont communes au deuil et à la mélancolie.

Mais dans la mélancolie, apparaît autre chose, en supplément, qui n'apparaît pas dans le deuil. Il s'agit de l'abaissement du sentiment de soi, sous la forme d'auto-reproches, d'auto-injures.

Freud va essayer d'expliquer économiquement cette douleur, sous forme d'investissement :

Quand il y a la perte, il y a une exigence de retrait de la libido de l'objet perdu.

La personne va faire comme une rébellion, pouvant aller jusqu'au délire, où l'existence de l'objet perdu est maintenue psychiquement. On ne la voit pas, mais il y a refus de perte.

Cette perte d'objet sera donc soustraite à la conscience, ce qui donne souvent un aspect très énigmatique car l'on ne voit absolument pas ce dont il s'agit.

Dans le deuil, c'est l'extérieur, le monde est devenu pauvre, vide, alors que dans la mélancolie c'est le Moi, la personne-même qui est devenue pauvre et vide.

Le Moi n'est digne de rien, il y a des délires de petitesse.

Ajoutés à cela, l'on peut aussi observer l'insomnie, que l'on peut désigner d'affection psychosomatique, et des refus de nourriture.

Il y a également la question de la honte chez le mélancolique : honte de parler de ce qui leur arrive, mais l'on observe parfois une certaine jouissance, au contraire de la honte, à montrer sa souffrance. A savoir une certaine jouissance à se mettre à nu devant les gens.

Je vous en donnerai un exemple.

Ils montrent une dégradation, je prends rapidement un exemple de quelqu'un que vous connaissez peut-être : Amy Winehouse.

On se demande ce qui lui prend, il y a cette dégradation de la personne devant tout le monde, et une certaine jouissance à montrer cette identification au déchet.

Freud remarque que les auto-critiques adressées à la propre personne, au Moi, ne s'ajustent parfois pas tout à fait à elle. Avec quelques légères modifications, l'on peut adapter ces critiques à quelqu'un d'autre, justement la personne que le mélancolique aime ou a aimé, donc l'objet perdu.

Il y a ce glissement.

Selon l'explication économique, l'ébranlement de la relation d'objet, la libido retirée de l'objet devenue libre (il n'y a plus l'objet) va être ramenée dans le Moi.

Il y aura ensuite identification avec l'objet perdu.

Le Moi se scinde en deux : le Moi propre et l'autre partie du Moi sera, par identification, l'autre.

Raison pour laquelle Freud dit : l'ombre de l'objet tombe sur le Moi.

Car l'on verra que la perte de l'objet va se transformer sur la perte du Moi. Comme s'il n'y avait pas de Moi chez le mélancolique. L'objet tombe, fait une ombre.

Freud va essayer d'expliquer pourquoi cela survient chez certaines personnes, et pas chez d'autres.

En se référant à *l'Introduction au narcissisme*, il dira que le choix d'objet sera fait sur un mode narcissique : le Moi propre étant le premier choix d'objet, il y a l'auto-érotisme, le narcissisme primaire etc, puis les objets du monde extérieur seront choisis sur identification. Et ensuite toujours plus différenciés.

Mais certaines personnes vont faire ce choix d'objet sur un mode narcissique car s'il y a quelque problème (un refus, un non, la perte etc ..) , elles vont vite reprendre cet investissement et le ramener sur le Moi.

C'est ainsi que Freud l'explique.

Je vous donnerai un autre point de vue, celui de l'orientation lacanienne.

Cette régression narcissique et cette identification narcissique avec l'objet deviennent le substitut d'investissement d'amour.

Vous connaissez tous *l'Avare* de Molière.

Si l'on prend le coffret avec l'or comme un objet que l'on peut perdre, l'avare embrasse cet objet et ne veut en aucun cas le perdre, il caresse cette cassette ..

Je me souviens du film de Louis de Funès, où l'on voit bien son incapacité à aimer autre chose que cet objet, qui n'est pas lui mais fait partie de lui.

Il y a donc un remplacement de l'amour d'objet par une identification.

Freud s'interroge sur cette auto-punition, cet auto-châtiment.

Pourquoi cette haine ?

Il va expliquer que dans les premiers affects, il y a la haine, au sens où le monde extérieur va être une contrainte pour le sujet, qui va se sentir immédiatement dépendant de cet extérieur pour vivre, se nourrir, être soigné.

Il y a d'abord un mouvement de haine, puis une identification aux personnes qui prennent soin de lui, et l'amour.

Mais Freud dit : d'abord la haine.

Ce choix d'objet aura pour tout un chacun cette caractéristique de l'ambivalence.

Ce qui ouvre une fenêtre sur l'explication de l'amour, toujours ambivalent : l'on aime, mais l'on hait l'objet aimé car l'on sait que l'on dépend de lui, et cette dépendance est très désagréable.

Freud ne peut comprendre la question du suicide, très courante chez les mélancoliques, s'il ne voit pas cette haine, à savoir s'il ne voit pas que l'objet investi de manière ambivalente se retourne sur le Moi, mais aussi avec cette haine.

Pour lui, seul ce sadisme vient résoudre l'énigme de la tendance au suicide.

'Le Moi ne peut se tuer que lorsqu'il peut, par le retour de l'investissement d'objet, diriger contre soi l'hostilité qui concerne un objet dans la réaction originelle du Moi contre les objets du monde extérieur. '

Il fait une comparaison intéressante entre l'état amoureux le plus extrême et le suicide, il considère la passion amoureuse presque suicidaire.

'Le Moi, par des voies tout à fait distinctes, est terrassé par l'objet. '

Voici un exemple pour comprendre la question de l'ombre de l'objet :

des gens (souvent des femmes), vous connaissez peut-être de pareils cas, une amie de ma mère m'y fait penser.

Elle aime son mari, elle aime un homme, il est toujours là, elle ne l'a pas perdu, il n'est pas mort, il n'est pas parti, mais il est très volage, il regarde d'autres femmes.

Et cette femme reste, au lieu de partir, voyant qu'elle n'est plus l'objet d'amour de cet homme.

C'est-à-dire qu'elle maintient la situation, reste et commence à se dégrader : boire, ne plus se laver, ne plus changer d'habits ..

On a l'impression qu'elle ne se voit pas, et on lui demande

- Mais ça va bien ?

- Tout va bien, pas de problème.

Elle fait même état d'un optimisme important. Alors que cette dégradation au vu des autres .. on a l'impression que quelque chose échappe à sa conscience.

De tels cas sont fréquents.

La personne n'a rien perdu, si ce n'est l'amour premier, d'avant.

Cas le plus extrême de l'amour.

Freud dira à la fin qu'une particularité de la mélancolie est son penchant à virer dans l'état symptomatiquement opposé : la manie.

Néanmoins toutes les mélancolies n'ont pas ce destin.

A l'époque, il a nommé cette alternance régulière de phases mélancoliques et maniaques : *folie cyclique*. Il va étendre à la manie son élucidation analytique de la mélancolie.

Pour lui, les deux affections luttent contre le même complexe.

A nouveau, une explication économique : la libido, une fois fortement engagée dans le Moi, devient disponible, libre. La personne tout à coup se libère, d'où une jubilation, le triomphe du Moi sur l'objet : humeur exaltée, action désinhibée.

Comparaison avec l'ivresse alcoolique : dans le tableau clinique de l'alcoolisme, on peut voir peut-être des traits mélancoliques.

Désinhibition obtenue par l'alcool mais aussi par d'autres toxiques.

Par ce biais, le sujet est enfin libéré de l'objet dont il souffrait.

Si, dans le deuil, la réalité apporte son verdict (l'objet n'existe plus), dans la mélancolie le rapport à l'objet n'est pas simple, car il est complexifié par ce conflit d'ambivalence : lutte d'amour et de haine, soustraite à la conscience, dit Freud.
Ces combats se situent dans l'inconscient.

Freud finit cet article par une remarque intéressante : un jour l'on pourra peut-être élucider la valeur économique de la douleur corporelle.

Il pose la douleur corporelle en regard de la douleur animique, qui lui est analogue.

Pour la clinique de la douleur parfois inexplicable, il donne déjà une piste vers quelque chose d'inscrit dans ce mouvement, ce fonctionnement.

Je pense à ces douleurs qui se déplacent et dont l'on ne connaît pas l'origine.

La mélancolie est l'une des premières maladies psychiques à avoir été nommée.

Déjà Démocrite, philosophe il y a XXV siècles, était paraît-il mélancolique.

Hippocrate a été appelé pour le soigner.

Il discute avec lui et dit finalement : mais c'est le seul sain. Il est entouré de fous.

Démocrite a donc convaincu Hippocrate qu'il était sain.

Freud revient sur cette question en parlant d'Hamlet : pour être aussi lucide, faut-il tomber malade ?

Je pense que Leslie va en parler.

Pour illustrer cela, je vais vous faire un schéma.

Je vous ai donné l'explication de Freud, l'orientation lacanienne va parler d'autre chose.

Pour Lacan, la mélancolie n'est pas un symptôme, ce n'est pas une formation de l'inconscient, mais quelque chose impliquant la relation d'objet, le Moi et la relation d'objet, la perte.

Il y aurait le Moi et l'extérieur, là l'idéal du Moi, ici le Grand Autre, cette relation sera d'ordre symbolique, et le Moi idéal, l'idéal du Moi, qui sera imaginaire car a à voir avec l'image.

Nous avons là les objets $a_1, a_2, a_3 \dots a_n$.

C'est cette relation qui est impliquée dans le deuil.

Raison pour laquelle le sujet peut se détacher de l'objet perdu et le remplacer par une série.

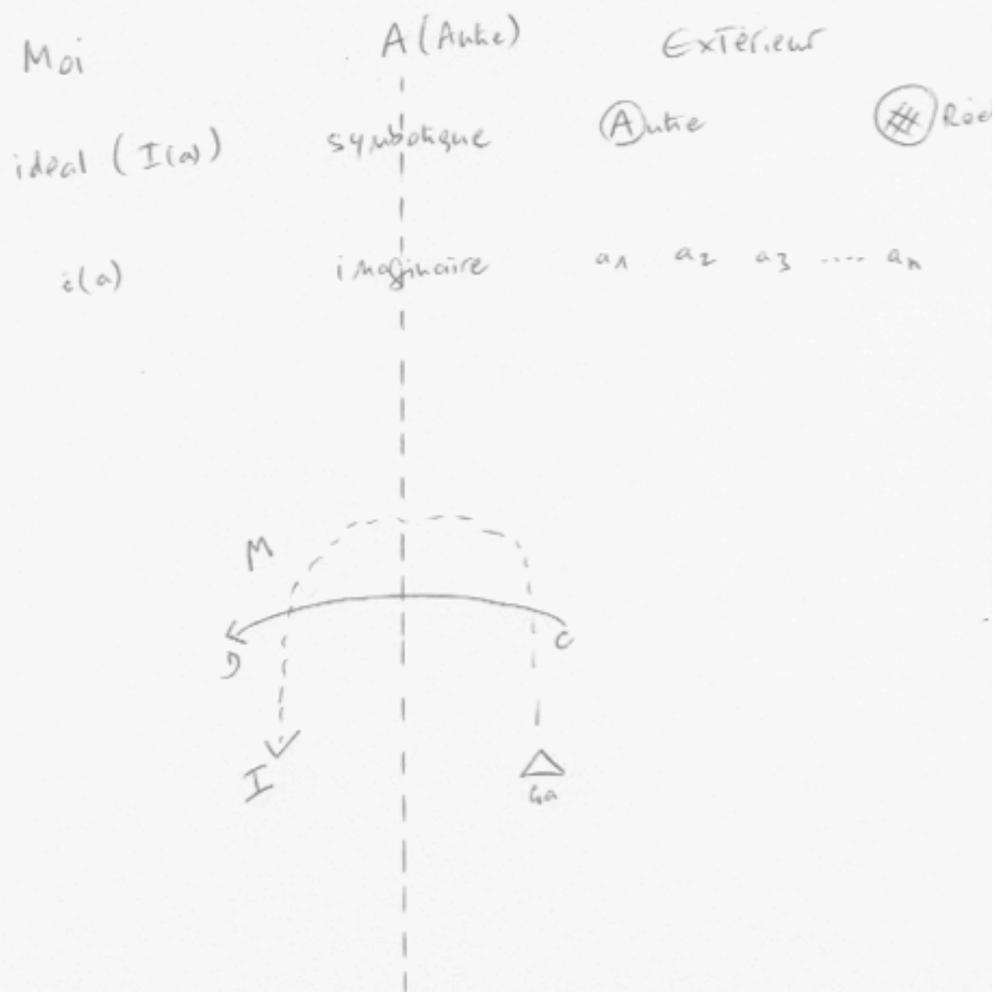
La question de la mélancolie va impliquer ce symbolique.

Je mets le Réel ici, dans le trou.

Tout ce qui est semblant, l'Autre, vient cacher le trou dans le Symbolique.

La mélancolie se situe à ce niveau. Le sujet ne sera pas capable de passer au niveau imaginaire, et de faire ce remplacement.

Donc quand l'Idéal du Moi est ébranlé, le Moi va perdre ses objets narcissiques, l'image tombe, et à la place vient le trou.



c: code
 M: message
 I: chaîne des significés
 (par demande dans ce schéma)

La mélancolie est une clinique du vide.

Vous le verrez sur plusieurs troubles, sur une phénoménologie clinique assez variée.

Car le mélancolique va rester collé, identifié à l'objet perdu qu'il ne veut pas perdre.

Il y a un refus, un rejet de la perte. Comme la *verwerfung*, la forclusion selon les lacaniens.

Cette forclusion implique une modification profonde des objets a (oral, anal, phallique, regard et voix).

Beaucoup de phénomènes cliniques observés peuvent s'inscrire dans ce fonctionnement :

Les symptômes hypocondriaques : l'objet reste collé au corps,

Les auto-mutilations : tentatives d'extraire les objets du corps,

La position du désir : un désir de rien, souvent accompagné du rejet de l'inconscient.

Donc troubles alimentaires, parfois des douleurs physiques non explicables peuvent être comprises dans ce fonctionnement.

Quand vous travaillez avec des anorexiques, vous êtes devant quelque chose, désir de rien, bien que Lacan ait fait du rien un objet, qui permet tout de même un certain jeu, le rien peut être un objet à mettre dans une série et essayer de travailler avec les signifiants.

Mais pour les mélancoliques purs et durs, tout ce qui vient à cette place de l'Idéal : le père, la vérité, le phallus, toute la série .. Ils ne croient en rien.

Ce qui est très déstabilisant.

De nos jours, il y a de nombreuses utilisations des troubles de l'humeur dans les diagnostics, et l'on ne sait pourquoi, c'est aussi une clinique de la dépression, certains collègues disent (j'ai lu des articles) : c'est parce qu'il y a un impératif du bonheur.

D'après moi, il y a dans notre culture une tendance à aller vers l'Autre qui n'existe pas, d'où une non-possibilité de ce fonctionnement.

Je pense donc que la mélancolie est très présente dans notre société, mais elle est cachée, car aussi cachée dans sa nomination : on ne l'appelle plus ainsi.

Je reviens à Freud et au deuil, où l'on voit *QUI* la personne a perdu, alors que dans la mélancolie l'on ne voit pas *CE* qui a été perdu.

Je parlais d'Amy Winehouse, vous connaissez la musique qui l'a fait connaître *Back to Black*, avez-vous vu le clip ? Très impressionnant, clip en noir et blanc où il est question d'un enterrement de l'objet d'amour.

On comprend qu'elle a perdu son ami, et dans l'enterrement, la caisse des cendres tombe dans le trou, le black, ensuite on la voit seule, dans une posture ...

Cette chanson l'a fait connaître, elle a été milliardaire à 23 ans.

Des patients m'ont dit : c'est parce qu'elle est devenue riche très jeune ..

De nombreuses personnes riches très jeunes ne tombent pas dans la mélancolie, mais elle, qu'a-t-elle perdu ?

Elle a été mariée, depuis cela n'allait pas ..

Mais je pense qu'elle venait d'un milieu assez structuré, religieux, et une fois sortie de ce milieu qui représentait un idéal, elle est tombée dans un monde où 'tout ' est possible, ce qui l'a déstructurée.

On observe souvent chez les artistes quelque chose de cet ordre.

Je vais vous passer une bande dessinée d'une fillette de 10 ans, une poétesse brésilienne.

Si elle vivait encore, elle aurait mon âge, nous étions collègues à l'université.

Elle était extrêmement intelligente, connue et reconnue durant sa vie.

Je vous montre la bande dessinée et vous dirai la fin ensuite.

Cette bande dessinée a été recueillie par sa mère dans ses affaires, une fois que sa fille a disparu, et l'a publiée dans un livre.

Je pense que les Kleiniens auraient beaucoup aimé tomber sur ce document, car cela explique également la question de l'objet.

Les troubles alimentaires sont une tentative de garder l'objet perdu d'une manière addictive.

Dans les addictions, on incorpore l'objet. Raison pour laquelle le corps est atteint.

On incorpore, on mange cet objet. C'est le premier geste du bébé buvant le lait, ensuite il se sent réconforté.

Le lait fait partie de lui, le sein aussi, il incorpore l'objet et le garde pour ne pas le perdre.

Dans les troubles alimentaires, l'on peut voir cette tentative de garder cet objet, et le refus de toute demande. Car si l'on demande, on n'a pas, on manque.

Dans le deuil, il s'agit d'une clinique du manque.

Alors que dans la mélancolie, il ne s'agit pas d'une clinique du manque mais du vide.

Voilà ce document : le Comte Del Mar, qui avait un gros ventre, donc déjà une figure paracombinée si l'on peut dire, et la princesse Anabelle qui a décidé de trouer le ventre du Comte pour savoir ce qu'il avait à l'intérieur.

Elle a pris une épingle de bébé, une 'imperdable', car en portugais 'l'imperdable' s'appelle ... (ces petites 'épingles à nourrice' ou 'imperdables' que l'on utilisait auparavant).

Pendant que le Comte dormait, Annabelle est entrée à pas de loup pour mettre l'imperdable dans le ventre du Comte.

Grande explosion, une fumée noire (donc déjà le noir comme du charbon) a envahi l'appartement de Del Mar.

Que s'est-il passé ? Le Comte est devenu mince. Il a accouché d'un roi.

Annabelle a immédiatement voulu se marier avec le roi.

Le jour du mariage, Oh Ciel, Oh mère ! On ne peut pas faire ce jeu de mots en portugais car mar : mer, en français : la mère

La princesse est partie en courant et s'est jetée dans la mer.

Tout le monde se demande pourquoi.

Car les tripes du Comte étaient dans la .. (*inaudible*) du roi.

Il y a quelque chose d'une impossibilité de séparation, d'une horreur.

Et cette femme, à 32 ans, s'est jetée dans la mer.

Elle a été sauvée, a passé trois semaines en hôpital psychiatrique, puis est rentrée chez sa mère ... et s'est défenestrée du 7e étage.

Elle est morte.

Quelque chose de se jeter dans le vide, se jeter dans la mer ..

Les gens ne comprennent pas.

Cette femme était aussi issue d'une famille très structurée, une famille de méthodistes.

Ce qui est peu courant au Brésil.

Une famille très unie.

Les années septante sont les années où tout était possible au Brésil, beaucoup de ses poèmes ont été mis en musique par le tropicaliste Pedro ... des gens vraiment dans une mouvance ..

Je ne sais pas si elle s'est déstructurée complètement ..

Les gens ont dit : Je pense qu'elle était homosexuelle ...

Elle est partie en Angleterre ..

On ne sait rien.

Tout d'un coup cette femme, personne n'a rien vu venir ...

Voilà.

Comme si ..

A quatre ans, elle dictait ses poésies à sa mère.
A huit ans, elle tenait un journal dans son école.
Toujours première de sa classe, elle était formidable.
C'est donc la question de l'énigme : on ne voit pas, quelque chose qui touche le corps, qui est souvent détruit, mais il y a une difficulté de séparation avec les idéaux qui sont les semblants, en fait, pour cacher le trou du réel.

Je passe la parole à mon collègue Leslie Ponce, qui va vous parler de séparation, aliénation, la naissance de l'Autre.

L.P : Merci Daisy, c'était magnifique ce que tu nous a amené là, complètement troublante cette histoire d'Anna .. C'est une défenestration .. Une mélancolie.

D.S : oui, un saut dans le vide.

L.P : un saut dans le vide.

Quant à lui, Hamlet, son père est mort. Il ne connaît pas les conditions de cette disparition. Deux gardes viennent à lui, et l'invitent immédiatement à monter sur le toit du château. Ils disent avoir rencontré le père. Le fantôme du père. Il parle avec le père. Il parle avec ce père, qui lui demande de le venger. Il est troublé, naturellement, il redescend et pour ainsi dire se met au travail. Il doit absolument réaliser ce que le père lui demande.

Vous imaginez bien que ce n'est pas si simple.

Et dans sa tentative de répondre à cette injonction paternelle, on le voit passer par toutes sortes d'affres.

Ophélie, cette jeune fille amoureuse de lui, il l'éconduit. Il parle à l'ancien ami du père, Polonius, lui disant qu'il a quelque chose de très important à faire. Mais il n'arrive pas à lui dire quoi. Polonius ne comprend pas ce qui l'agite ainsi, car lorsqu'il apparaît à Polonius, il est dans un état maniaque. Excité.

Et Polonius réfléchit, parle avec la mère, on ne sait pas ce qui lui arrive ..

Polonius : Si, si, je sais ce qui lui arrive : il est amoureux.

Pas du tout. C'est que le fantôme lui a raconté comment il est mort.

C'est que celui qui a épousé sa mère, Claudius, alors qu'il dormait dans le jardin, lui a versé dans l'oreille des gouttes de poison. Ce poison a tué le père.

Alors Claudius, une fois le père disparu, épouse la mère, remplace donc le père dans la couche de la mère.

Vous l'avez reconnu.

Eh bien, il n'a de cesse de penser venger le père.

C'est son but dans l'existence. Seulement, il trébuche n'est-ce pas ?

Accès maniaque, renvoi d'Ophélie qui, comme vous le savez, se suicide. Car elle ne supporte pas cette déception sentimentale.

Par erreur, il assassine Polonius, l'ami de son père.

Enfin, il va de trébuchements en trébuchements, jusqu'à se sacrifier lui-même.

Au passage, il aura fait venir quelques comédiens. Pour essayer de transmettre à Claudius, son rival, enfin le rival du père, cette idée qu'il va lui faire la peau car il hésite, il ne sait pas.

Vous savez sa fameuse hésitation : *To be or not to be*.

Malgré cela, Claudius rit de cette pièce, il comprend finalement quelque chose, mais ce n'est pas sûr, il se lève, fâché, emmène la mère, et ils vont dans leur chambre.

Voilà qu'Hamlet se retrouve Gros-Jean. De nouveau.

Voilà la situation que l'on pourrait décrire, Lacan n'a pas manqué de le faire comme, disons, la tentative d'un deuil. L'on voit au passage, comme Daisy nous l'a expliqué, qu'il y a une tentation mélancolique chez Hamlet, c'est-à-dire il y a d'abord un désinvestissement du monde extérieur, une série de trébuchements donc l'éloignement par rapport à l'objet d'amour, et un certain nombre d'auto-reproches (qui apparaissent dans la pièce de Shakespeare), où il met en perspective son doute, lié à son insuffisance propre.

Cela finit très mal.

Si tous les deuils finissaient ainsi, la vie serait assez compliquée.

Ce qui nous oblige, en quelque sorte, à nous poser la question de savoir, Daisy nous a bien pointé quel était le mécanisme du deuil, enfin du travail du deuil pour le prendre comme il faut, comme Freud l'a mis en perspective .. évidemment Freud (Daisy l'a très bien montré) a une proposition. C'est dit en termes lacaniens, mais la proposition de Freud est que le travail du deuil doit se faire avec la personne, enfin dans la représentation de la personne disparue, avec une sorte de revue de la question de tout ce qui appartenait à cette personne dans le rapport à soi, *pièce à pièce*, dit Freud. Ce mot est dans Freud. *Pièce à pièce*, chaque élément etc..

Une fois que tous les éléments sont épuisés, à ce moment-là le sujet, le Moi, pas le sujet, le Moi peut investir un autre objet par substitution.

Je vais essayer de vous montrer que la position de Lacan a oscillé, comme souvent, entre cette position de Freud, c'est-à-dire cet objet substitutif, à une autre proposition que je vais tenter de vous mettre en perspective. Pour cela, il me faut passer par quelque chose qui me paraît primordial.

Vous avez bien entendu, Daisy l'a très bien mis en perspective, que toute la problématique posée par Freud par rapport à la question du deuil et de la mélancolie se situe autour du Moi. L'ombre de l'objet sur le Moi etc .. Le Moi dans son rapport .. Il s'agit de la perspective freudienne.

Lacan n'a pas, à proprement parler, développé une théorie du deuil, de la mélancolie.

Mais en prenant appui sur différents séminaires, raison pour laquelle j'ai plus d'objets que Daisy qui est plutôt dans le deuil et moi dans la mélancolie ! N'est-ce pas ? c'est-à-dire d'excès d'objets, dont je dois essayer de faire quelque chose ..

En définitive la question que va poser Lacan, que l'on peut se poser, à savoir pourquoi Hamlet dérive-t-il dans cette dimension du suicide, en fait, puisqu'il met les choses en perspective et finit par mourir, pourquoi fait-il cela et pourquoi d'autres ont-ils la possibilité de se dégager du deuil et de ne pas sombrer dans la mélancolie ?

Ce qui est très surprenant dans la position de Lacan est qu'il fait là une sorte de coup étrange.

Ce qu'il dit est proprement scandaleux ! À savoir que le deuil, j'ai trouvé la citation (quand on a trop d'objets .. bien sûr ..) :

Lacan propose une opération particulière pour l'élaboration des deuils, qui consiste à faire coïncider (je vais vous l'expliquer) la béance ouverte par le deuil, ce qu'il appellera le trou dans le désir, mais qu'en même temps, dit-il, le deuil va constituer une sorte d'opération logique qui permet le surgissement du sujet. Le fondement de la subjectivité passe par le deuil.

Complètement scandaleux ! Vous êtes d'accord ? S'il faut être dans le deuil pour commencer à naître comme sujet .. Bizarre !

Et bien, qu'est-ce à dire ?

Je vais faire des sauts, la discussion permettra peut-être de recoller des morceaux sur lesquels je serai obligé de passer.

La première chose que fera Lacan dans son développement est de substituer le terme de 'sujet' au terme du 'Moi'. Dans l'opération freudienne, ce à quoi nous avons à faire, il désigne le Moi. Nous l'avons montré auparavant. Mais pourquoi Lacan ne reprend-il pas ce terme freudien, et dit : c'est le 'sujet'.

Qu'est-ce que ce 'sujet' ?

Ce sujet, alors que pour Freud le Moi est avant tout une opération, une libido narcissique, le serpent qui se mord la queue

D.S : Du reste, il dit que ce combat passe à l'inconscient donc ..

L.P : et c'est dévié sur l'inconscient. Qui se débrouille.

Cette affaire de 'Moi' est compliquée à traiter.

Ah ! Le joli mois de Mai ..

Non, il ne s'agit pas de cela, non, il s'agit d'un autre Moi .. Celui qui, supposément, serait en quelque sorte le facteur intégrateur de notre être.

Raison pour laquelle vous allez sans doute chez les cartomanciennes ! Ou que vous lisez l'horoscope ! Ces machins qui entendent dire quelque chose sur votre être.

Car lorsque l'on va voir l'horoscope, on veut savoir quelque chose sur son être, enfin sur son être en devenir : ce qui va m'arriver demain, je veux rencontrer le prince charmant (pas moi !) mais vous, bien sûr, enfin la princesse charmante. Si cela existe, je devrais le lire dans mon horoscope !

Je vais voir la cartomancienne ou l'oniromancien, qui lira dans mes rêves que, mon dieu, si je mange des haricots, c'est parce que je vais gagner beaucoup d'argent à la loterie !

Cela n'a rien à voir, mais ils disent des 'trucs' sensés dire quelque chose de moi.

Seulement Lacan nous dit .. cela .. Tintin ! Tintin maccache bono .. Il n'y a pas.

Il n'y a pas, dit-il, de signifiant qui peut résumer mon être. Je n'ai qu'à en faire le deuil de ce 'machin'.

J'ai beau aller voir les chiro .. tout ce que je veux, il n'y a pas, dans l'autre, pour le dire en terme jargonneux, de signifiant qui subsume, qui me résume.

C'est cette chose bizarre, ce deuil fondamental, auquel nous sommes confrontés d'emblée, notre deuil à nous, les êtres parlants, mais cela n'empêche pas que, comme Hamlet, nous allions faire la 'cartotruc' et que l'on continue à aller voir les horoscopes ! Ou à lire dans les astres ou les chiffres .. Numérologie, dit-on. Oui, c'est sûrement cela. Car comme cela ne veut rien dire , 36-42- 28, en principe cela ne veut rien dire, donc cela doit dire quelque chose sur mon être. Plus c'est con, plus ça marche ! C'est comme ça. Il faut l'avouer. Et nous marchons.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire qu'il manque quelque chose.

Qu'est-ce que ce manque ?

Et bien le mot bâtard, insupportable, que Lacan prend pour désigner ce machin dont je viens de parler, il le nomme ' phallus'.

Bizarre. Car c'est un mot insupportable.

Phallus.

Bien sûr, il y a une grande tradition de cette histoire. Les grecs, au moment des récoltes du blé, n'est-ce pas, vous connaissez les mystères d'Eleusis, vous avez entendu parler de cela, sinon tant pis pour vous ! Les mystères d'Eleusis : l'on sortait dans la rue et l'on brandissait un gros machin censé amener, au fond, l'opération de la récolte, faire pousser le blé. Pour que l'on ne crève pas de faim.

Les Grecs appelaient cela le phallus. Cela avait d'ailleurs une forme de pénis. Ce qui est accessoire.

D.S : pénis en érection

L.P : pénis en érection. Bien sûr ! De ce fait, l'on a toujours confondu le pénis et le phallus. Mais ce n'est pas ainsi. Ce n'est pas ce que nous dit Lacan.

Lacan nous dit que ce signifiant qui manque pour subsumer mon être, pour dire tu es Ça, n'existe pas.

Alors, vous comprenez peut-être déjà comment, après Lacan, l'on peut penser la question du deuil, et de la mélancolie, me semble-t-il, enfin je m'avance un peu en disant cela, peut-être n'ai-je pas été si clair pour vous donner la perception de cette affaire, mais au fond, peut-être voyez-vous que ce trou, ce trou du symbolique .. Que se passe-t-il quand il y a un trou dans le réel, c'est-à-dire je perds un être cher, c'est un trou, lequel va faire écho à un autre trou, déjà là. Mais qui est

constitutif de mon être parlant. Le trou du symbolique, c'est-à-dire le manque de ce signifiant, le phallus, ce trou,

Oubliez que le phallus c'est le pénis, il peut l'être à l'occasion mais il ne s'agit pas de cela aujourd'hui, il peut l'être, rapidement comme Freud l'a dit, comme le caca, mais oui, l'enfant, oui pour une femme, l'équation freudienne que vous connaissez bien : selles, pénis, enfant, qui peuvent venir se substituer au trou .. Blablabla .. Le pénis, à l'occasion, est un objet substitutif.

Raison pour laquelle parfois on le refuse .. C'est encore une autre question.

Alors, vous voyez où nous en sommes, eu égard au deuil. J'espère que je ne vous ai pas perdus dans mes circonvolutions ! C'est-à-dire que le trou du réel, je perds un être cher, le père d'Hamlet .. disparu. C'est un trou. Ce trou fait écho à un autre trou structurel. Vous voyez bien que selon la nature ou la structure de ce trou primordial, le sujet a plus ou moins la possibilité de répondre à ce second trou qui vient le trouser dans le réel.

Suis-je clair ?

Ou bien est-ce complètement abscons ce que je vous raconte ?

C'est clair ? Dis-moi, Marc-Antoine.

MA A : pour moi, oui. Il faut peut-être demander à ..

L.P : Qui ne voit pas ce trou, ces deux trous ?

Vous les voyez ?

Participant : C'est un trou

L.P : non, ce sont deux trous. Ce n'est pas parce que j'ai bu ! Deux trous, il y en a deux. Il ne s'agit pas de diplopie ! Il y a deux trous : celui que fait la personne qui disparaît. Hamlet perd son père. Cela fait un trou par rapport à l'objet. Vous êtes d'accord ? Ce trou est douloureux. Car la question est de savoir pourquoi c'est douloureux.

Freud pose la question dans son texte : pourquoi cela fait-il douleur cette affaire ?

En réalité, il ne répond pas.

D.S : c'est-à-dire il aimerait savoir exactement, il aimerait que l'on découvre la nature économique de la douleur

L.P . Oui, c'est cela.

D.S : économiquement, il parle en terme de libido, qui est une chose que l'on n'arrive pas à saisir

L.P : c'est cela. Mais en revanche, il me semble que l'écho du trou peut faire douleur. Comme quelque chose d'une répétition d'un trauma. Quelque chose que je connais .. Comme par exemple, enfin j'allais dire bêtement sur mon corps. Je me fais une blessure, j'ai une cicatrice, je reçois un coup car je fais du judo (ce qui est faux, je ne ferais jamais des choses pareilles !) mais enfin juste pour vous dire, faire récit n'est-ce pas !

Je fais du judo et PAN ! Je reçois un coup sur le truc là. Vous imaginez bien que cela fait plus de douleur si c'est à gauche, car c'est là que ce truc se trouve, que si c'est à droite, enfin, il me semble que c'est clair. Sinon tant pis pour vous.

Alors, j'avance. J'aimerais maintenant vous signifier quelque chose qui a échappé à beaucoup de commentateurs. En définitive, je ne les ai pas tous lus, vous imaginez bien ! J'ai autre chose à faire , surtout quand il fait beau ! D'ailleurs ce n'est pas une bonne idée .. Enfin bref ! Je passe.

En définitive, que se passe-t-il avec cette histoire de trou ? D'où vient-il ?

Deux choses à vous dire.

Je voulais vous faire percevoir cette histoire de trou. Que j'ai nommé phallus, mot dont tout un chacun se dit mais que veut-il dire ? Pourquoi Freud dit-il phallus ? Il est phallo-centré.

Les féministes, naturellement, montent aux barricades, disant Freud est phallo-centré, on va lui couper les .. Non non c'est une vulgarité qui m'est venue à l'esprit !

Mais elles disent tout de même qu'il est phallo-centré, persuadées que le phallus est encore le pénis.

En réalité, non.

C'est une ABSENCE, nom d'un chien !

Une absence-présence, je vais vous l'expliquer.

Dans le Séminaire VI, *le Désir et son interprétation*, Lacan commence à élaborer ce qu'il va nommer le *graphe du désir*. C'est-à-dire une sorte de figuration de la question du désir chez l'être parlant. Qu'est-ce ? Il est obscur. Bunuel nous l'a dit. En tout cas, l'objet du désir est obscur. Le désir n'est peut-être pas obscur, mais son objet est obscur. Raison pour laquelle Lacan dit dans ce séminaire que le désir n'est pas obscur. C'est son objet. On se fiche de l'objet. Ce n'est pas lui qui fait le désir.

Le désir est un mécanisme qui a ses propres lois.

Il commence par nous proposer ce schéma.

Ce delta, c'est-à-dire quelque chose de l'ordre de la différence, c'est ainsi que je l'interprète, il ne le dit pas mais comme il a dit ailleurs deux-trois choses, je me permets d'interpréter ce delta (car après tout, il aurait pu mettre un point)

D.S : ce n'est pas un vecteur ?

L.P : c'est un vecteur, mais c'est delta : initiant quelque chose de l'ordre de la différence. Car delta, en mathématiques, signifie la différence.

La différence : l'être qui sort du ventre de la mère, évidemment, n'est plus la mère.

Ce qui me paraît assez évident ! Sauf pour certaines .. Car il est sorti mais il n'est quand même pas sorti .. C'est quelque chose de post-partum que certains connaissent bien en pédiatrie et en maternité, où l'autre est toujours dans le ventre de la mère n'est-ce pas ?

On suppose ici qu'il est sorti, vraiment.

Donc il est delta.

Ce petit être, Lacan l'épingle : il ne parle pas encore. Il est sorti du ventre. Il est infans. Vous savez ce que cela veut dire : fare, en latin, veut dire parler, in privatif, infans c'est celui qui ne parle pas.

Alors ce delta, que va-t-il se passer ? Imaginez la scène. J'en ai vu des bébés. Vous aussi, je présume. Ce n'est pas sûr, mais je vous le suppose.

Ces petits s'agitent, bougent, font du bruit, et manifestent en quelque sorte.

Ce vivant, car il est vivant, l'on prend le parti, au départ, de l'appeler le besoin.

C'est un concept, peut-être pas si arbitraire car l'on suppose qu'il a des besoins.

Vous voyez : on suppose. On ne lui a pas parlé puisqu'il ne sait pas parler. Mais on lui suppose des besoins. Il est déjà un objet de pensée, de supposition.

C'est important pour la suite.

Il a besoin, c'est le 'ça' de Freud, le Es, ce sac duquel émerge un certain nombre de choses.

Et ce besoin l'oblige à bouger. Il est vectorisé, c'est-à-dire il prend une direction. Car il ne fait pas n'importe quoi. Il prend une direction. Laquelle est relativement aléatoire. En fait, chaque bébé a

probablement sa manière de prendre sa direction. Contrairement à l'hippopotame petit qui fait toujours la même chose. Ou le rouge-gorge, enfin .. Chaque fois qu'il bouge, c'est toujours pareil.

Il y a quelque chose dans l'instinct, comme nous a dit Freud, qui est assez répétitif. Alors que là, il est dégagé de l'instinct, ce n'est pas un être naturel, il est à la fois naturel, car il vient de la nature, mais en même temps il ne l'est pas tout à fait car on lui prête des besoins. Cela, c'est un comble !

Vous me suivez ? !

Alors cette agitation, du bébé va faire en sorte qu'il va rencontrer quelque chose. C'est-à-dire ne sachant rien, ne sachant pas parler, il y a une chose qui l'imprègne, comme on imprègne un tissu,

c'est qu'autour de lui, ça parle. Il ne comprend rien mais ça parle. Et là, Lacan dit qu'il va rencontrer quelque chose qu'il nommera le *code*. Il va toucher quelque chose du langage. Il ne sait pas ce que c'est, il n'a aucune idée. Mais il va savoir que cela joue un rôle. Il s'agit d'un savoir qui ne se sait pas comme tel. C'est très difficile de parler de quelqu'un dont le Moi n'est pas constitué. Nous sommes là avant de la constitution du Moi. Il va rencontrer ce *code*, et assez rapidement recevoir un message de la part de l'autre maternel, faisant quelque chose que l'autre suppose être une réponse à son besoin.

Tout cela se passe dans le virtuel. La mère suppose à l'autre un besoin. Il n'a rien dit !

Vous avez vu des mères.

Daisy, tu connais cela, toi qui a eu dix enfants !

A un moment, tu les prends, l'un après l'autre, et dis 'tiens, celui-là doit faire son rot ! Il a fait pipi, je dois le changer.'

Nous sommes déjà beaucoup plus tard.

C'est-à-dire que la mère n'arrête pas d'interpréter.

Elle interprète ce petit être qui ne dit rien. Et lui donne réponse, message. A quoi ? A rien, c'est-à-dire à son mouvement.

Seulement, ce que fait la mère n'est pas gratuit. C'est-à-dire pas n'importe quoi. Quoique cela puisse arriver ! Par exemple, je prends les folles, enfin .. Si elle est très folle, elle fait n'importe quoi.

Autrement dit, ce que Lacan va appeler, 'd' ce n'est pas la demande, ceux qui connaissent un peu ce schéma peuvent confondre avec ... Non, 'd' représente la chaîne des signifiants.

Qu'est-ce à dire ? C'est très simple, la chaîne des signifiants veut dire ..

Si je dis

- Arroy, mademoiselle,

- Arroy ?

- Perplexité !

- Oui

- Forcément ! Vous ne savez pas ! Pourquoi ? Car il vous manque quelque chose ! Il vous manque la chaîne des signifiants, la batterie des signifiants desquels Arroy fait partie. Arroy veut dire *Salut* en tchèque. Je vous en bouche un coin. C'est exprès. Et bien, la batterie des signifiants, c'est-à-dire l'ensemble des signifiants est ce qui me permet, vous permettrait s'il y avait une Tchèque, il n'y a pas de Tchèque ? Heureusement ! Car je ne suis pas sûr que l'on dise ainsi

- Si !

- Oh ! C'est juste ?

- C'est juste, mais c'est ???, cela vient de là-bas car les marins qui partaient ne savaient pas s'ils rentreraient, s'ils mourraient .. Arroy, c'est pour cela.

- Bien, alors il me manquait toute cette batterie de signifiants, mais j'ai vu des films tchèques quand j'étais adolescent. J'étais passionné de cinéma et ne le suis plus.

- Adolescent ?

- Malheureusement ! Il a tout compris, Renato. Tu dévoiles tout ! Dommage.

Alors la batterie des signifiants est ce qui me permet, par rétro-action, de savoir qu'Arroy veut dire ce que je veux dire. Mais ce n'est pas parce que je veux dire ce que je veux dire que vous le comprenez, même si vous savez que c'est *Salut*, vous pouvez toujours penser 'mais que veut-il dire en disant *Salut*. Vous pouvez toujours déplacer la signification. C'est une autre question.

Je veux vous montrer que cette chaîne de signifiants, cette batterie de signifiants, c'est ce que Lacan appelle *l'Autre*. Voilà encore quelque chose dont on dit 'c'est compliqué Lacan, illisible !'

Non, c'est tout de même très simple : la première lettre de l'alphabet, vous n'allez pas me dire

que c'est compliqué. Majuscule de surcroît. *L'Autre*, c'est cela, cette batterie. Ailleurs il dira c'est le lieu, le champ, il a différentes façons de désigner cela, c'est une sorte d'ensembles dans lequel le sujet, pas le Moi, va puiser ou commencer à se plonger dans cette batterie en fonction .. Vous voyez le processus ? La mère donne réponse à quelque chose qu'il ne demande pas d'ailleurs, c'est

le propre même de l'amour, n'est-ce pas ? Donner ce que l'on n'a pas à quelqu'un qui ne le demande pas. C'est une autre question !

Alors en définitive, que se passe-t-il dans le processus ? J'aimerais bien que vous compreniez cela, sinon vous ne comprenez pas cette histoire d'Autre. Par conséquent vous ne comprenez pas ce qu'est le phallus et tous ces 'machins', et pourquoi le deuil est coincé, pourquoi la mélancolie, ce que j'essayais de vous expliquer auparavant.

Qu'est-ce à dire ? Cette batterie de signifiants, le sujet à force d'allers-retours avec la mère, s'il crie d'une certaine manière, la mère dit ' oui, c'est cela, il a faim, le sein .. il faut dormir.. '

Un certain nombre de choses se passe, le langage d'interactions, faisant que l'enfant va plonger dans la batterie des signifiants de la mère.

Vous comprenez bien que si la mère a une batterie folle, le repérage n'est pas si simple.

Si une fois elle fait cela, une autre fois comme cela .. Il peut s'en sortir mais c'est plus difficile.

- Tonton, c'est encore loin l'Amérique ?

- Tais-toi. Nage.

Vous connaissez. Il va avoir de la peine à s'en sortir si la mère est trop folle.

On suppose ici qu'elle ne l'est pas trop, elle lui propose donc un ensemble, des signifiants, et cet Autre, le grand Autre, je vous montre la naissance de l'Autre, c'est important ce que je fais là.

Daisy ?

Daisy : oui, bien sûr

L.P : alors cette naissance, ce n'est pas ainsi, c'est un schéma, une représentation, une fiction. On ne va pas le prendre au sérieux ainsi, mais tout de même il s'agit d'une fiction qui opère, car l'on peut très bien voir que cette chaîne, on peut très bien expérimenter, si l'on n'est pas dans la chaîne, que l'on ne peut pas interagir. Il faut être dans la chaîne. Donc à un moment, la mère va attirer l'enfant dans la chaîne.

Je passe sur le stade du miroir, car trop de 'trucs' tuent le 'truc'. 'l'en-trop' ..

Pourquoi ai-je parlé du manque du signifiant dans le ..

Ce grand A, cette batterie de signifiants, c'est-à-dire l'ensemble de la langue, mais vous avez bien compris que la langue n'est pas seulement la langue parlée, puisque je vous ai dit la mère dit ' je vais le changer, je le mets au lit .. '. Elle le fait. Elle a un certain nombre de 'faire' qui sont des actes de langage. Ce qu'Austin .. Il y a des actes de langage qui sont des faire, par exemple Austin, le philosophe linguiste, qui dit : ' Merci', c'est un langage performatif. Une fois que l'on a dit ' Merci', on a dit ' Merci'. Le mot est l'acte. Bien sûr, on peut amener un bouquet de fleurs, mais cela, c'est superfétatoire, en plus. Mais le 'Merci' dit 'Merci'.

MA Antille : le 'oui' du mariage

L.P : par exemple. Vous connaissez ces choses-là, je passe rapidement, mais il y a des 'faire' qui sont des discours. Des gestes qui sont des discours. Il y a des signes, mais ce ne sont pas seulement des signes, ce sont aussi des actes. D'ailleurs l'acte de parole n'est pas le seul acte comme vous pouvez l'imaginer. Nous sommes d'accord. Enfin, je vous fais cette proposition. Vous prenez, ou pas. Si vous ne prenez pas, vous avez tort !

Je reviens à cet Autre. Vous voyez la batterie des signifiants, je passe sur le jeu des miroirs, où le Moi, dit Lacan, va se constituer, peut-être que lors d'un autre séminaire, vous verrez cela, un séminaire sur le *stade du miroir*, mais je veux accentuer le fait de venir à ce signifiant manquant.

C'est-à-dire qu'à un moment, puisque cela a l'air de marcher, cette histoire, vous voyez le petit y croit à tout cela. Jusque là, il croit. Et bien il va croire également que la mère sait tout de lui.

La mère peut anticiper ses besoins.

'enfin maman ..'

Vous connaissez la fameuse blague :

- passe-moi le sel, dit le jeune à 20 ans.

Et la mère :

- mais tu parles ! On t'amène depuis 20 ans chez des spécialistes parce que ..

- Maman, jusqu'à présent, je savais bien, il ne manquait rien !

Il ne manquait rien. C'est-à-dire que le petit est dans cette croyance, que tout est là-dedans, que l'autre maternel est le Grand Autre, Dieu.

D'ailleurs 'quand je serai grand, j'épouserai ma maman'...

Et la mère le lui fait croire. Ne sachant rien de ce petit qui vient au monde. La mère ne sait rien.

Elle n'est pas dans sa tête. Ils n'ont pas un cerveau ensemble. Quand il était dans son ventre, elle lui imposait la cigarette, le whisky .. Un certain nombre de choses qu'il devait avaler car il n'avait pas le choix ! Mais quand il sort, elle ne sait rien de lui. Seulement, elle fait 'semblant'.

Et de cette illusion, le petit va construire sa subjectivité. Fondée sur une illusion.

Le problème du mélancolique, comme nous l'a montré Daisy, est d'être un extra-lucide. Il ne croit pas à cette illusion.

Le mélancolique dit : ' de toutes façons, vous ne pouvez rien pour moi'.

D.S : du pipeau

L.P : c'est du pipeau.

' Vous ne pouvez rien pour moi. C'est foutu, je suis un déchet.'

Le mélancolique a cette aperception que l'autre supposé savoir, comme dira Lacan pour le transfert, c'est-à-dire la mère est supposée savoir quelque chose sur le bébé, elle ne sait rien, mais lui blabla ... Cette absence fondamentale est remplacée par une illusion, une image.

Renato, excuse-moi

Renato Seidl : j'ai une question qui me brûle la langue,

L.P : ne te laisse pas brûler ! Mets de l'eau là-dessus !

R.S : sur quelque chose qui n'a pas encore été dit.

Vous avez articulé la question du manque dans la perte, quelque chose a été perdu avec un manque originel, structurel ou existentiel. Toute la question de la mélancolie s'articule autour de cela.

Mais dans les troubles de l'humeur, il y a aussi la manie.

L.P : j'y viens.

D.S : j'ai parlé de la manie

L.P : je peux ainsi peut-être faire un court-circuit

R.S : j'aurais voulu entendre un peu plus

L.P : je vais en dire un peu plus

R.S : il y a une chose que je trouve très curieuse chez Mélanie Klein, qui ne pose pas la manie en tant que symptôme mais plutôt comme défense

L.P : mais oui

R.S : raison pour laquelle peut-être vous n'en avez pas parlé car si l'on parle de trouble

L.P : non non non, j'y viens

R.S : on ne parle pas de symptôme

L.P : le problème est qu'il y a 90 marches d'escalier et je suis obligé de les prendre l'une après l'autre, sinon je me casse la figure !

Je dois étayer cette histoire de trou pour comprendre la manie. Si l'on ne met pas le trou, on ne comprend pas la manie, car pour te répondre par raccourci, il est évident que la manie est un excès d'objet, le déferlement des objets dans le trou. Mais je dois dire quelque chose sur le deuil et le trou. La psychanalyse, c'est compliqué ! On est obligé d'y aller ..

R.S : j'ai encore une autre question

L.P : pardon ?

R.S : Plus tard

L.P : il va me tuer !

D.S : je voulais aussi répondre à mon tour

L.P : je termine. J'en étais à

D.S : au trou

L.P : si vous voulez, le raisonnement que je peux mettre en bande dessinée est le suivant : puisque la mère sait tout, elle sait aussi quelque chose sur mon être. Elle sait qui je suis.

Et là, il n'y a pas de signifiant. Il y a seulement l'illusion. Et c'est à cette illusion que le mélancolique n'adhère pas. Raison pour laquelle Freud dit : il faut vraiment tomber malade pour être un extralucide. Il s'étonne de cette 'lucidité' du mélancolique, contrairement au névrosé banal qui marche, il pense que l'autre sait et il a d'ailleurs raison. Ce supposé savoir etc ..

Maintenant j'en ai fini avec ce schéma et j'en viens à la question de Renato.

Ce mécanisme que j'ai décrit, introduit par Lacan dans plusieurs textes, est épinglé dans le champ, la pensée lacanienne sous le terme d'*aliénation* : le sujet dépend essentiellement de l'Autre.

Aliénation non pas au sens d'un aliéné à hospitaliser en psychiatrie mais au sens d'*alienus*, en latin, un autre.

Cette aliénation se combine avec une seconde opération (sur laquelle je ne m'appesantirai pas car Renato veut que l'on parle de la manie) : la séparation.

Rapidement, qu'est-ce ?

Compliqué. Cette opération (schéma) va produire ce que Lacan appellera l'*identification primordiale*.

Pourquoi ?

Identification primordiale, Daisy nous a expliqué que le sujet se sustend de l'identification, c'est-à-dire que le Moi et l'extérieur a tout un jeu de l'identification. C'est ainsi que cet être va être en rapport subjectif avec l'autre .. à partir de son Moi et de sa libido.

Cette identification primaire, cela sera un peu jargonneux mais ce n'est pas si compliqué, Lacan va le nommer S I, à savoir un signifiant primordial qui, dans cette opération où l'enfant ne parle pas, a été lâché, avant sa compréhension du langage. Il l'appelle ainsi car S I, signifiant. Ce S I est naturellement perdu à jamais. Mais il se décline dans d'autres signifiants qui vont donner lieu, qui vont être appareillés à l'enfant dans le cours de son évolution, S2 , S3, S n.

Le problème de la manie est un défaut de coupure, un défaut de séparation entre S1 S2, c'est-à-dire S1 et S2 collent, pour le dire en terme jargonneux. Et en terme plus vernaculaire, qu'est-ce à dire ? Cela signifie que tous les objets du mélancolique vont faire écho à son S1. Par exemple, il

arrive dans un magasin de tapis d'Orient, il achète pour 66 mille francs de tapis d'orient, il va au Bon Génie, il prend 250 mille francs de costumes, il achète des bijoux etc .. Il va dans une sorte de déferlement où tous ses signifiants

R.S : je mettrais plutôt du côté symptomatique que du côté défense.

L.P : absolument

D.S : je voulais retourner un peu à Freud, car il dit que ce n'est pas un symptôme. Car ce n'est pas une formation de l'inconscient. Ce n'est pas une question de refoulement pour Freud. C'est un effet dans le Moi qui est observable. Ce qui n'est pas observable, c'est la lutte (il la met dans l'inconscient) entre en Moi et l'autre Moi identifié, le Moi modifié comme il le nomme. Donc pour lui, ce n'est pas un symptôme, ni la manie ni la mélancolie, car il dit que cela fait partie du même complexe. Freud va expliquer avec la question énergétique : cette énergie impliquée dans cette lutte toute absorbée dans le moi, tout à coup il y a une certaine maîtrise et libération. Il donne l'exemple de l'alcool, qui fait baisser l'inhibition, car il y a cet effet d'inhibition chez le mélancolique, qu'il garde, qui refuse la perte et tout à coup la défense de l'inhibition tombe et il y a libération d'énergie.

R.S : tu dis que ce serait plutôt du côté du signe que du symptôme

L.P : je complémente : ce n'est ni défense ni symptôme. Troisième voie.

D.S : c'est un effet

L.P : absolument. Un effet de quoi ?

On fait là un saut considérable, c'est-à-dire que le problème posé par Lacan est très intéressant, me semble-t-il, pour penser cette histoire. Non plus en termes de psychologie du Moi etc mais dans une autre perspective.

Je vais vous dire une dernière chose, sinon je peux encore parler 2 heures de cela, c'est tellement ..

Il faut bien entendre quelque chose : j'ai commencé par dire que le deuil est l'occasion de faire naître la subjectivité. Vous avez compris pourquoi : car le deuil, c'est-à-dire l'absence de ce signifiant dans l'autre est un deuil que le sujet doit faire. A partir de quoi il constitue sa subjectivité.

Maintenant, si le deuil peut amener à la subjectivité, donc au désir, il peut aussi amener à la mélancolie-manie.

Dans le premier cas, comme pour notre ami Boutades, ce potier, quand sa fille voit son fiancé partir, et projetant l'ombre sur le mur de ce fiancé partant, elle met de la glaise et le potier fait ce geste qui capture. Il fait une création à partir de la perte et de l'absence.

Tout le monde n'est pas capable de faire à partir du deuil une création.

Ce point de vue pourrait s'appeler le *sinthome*, c'est-à-dire le mode de traitement où le désir reprend sa loi. Autrement dit, la béance trouve dans l'opération subjective une resignification. A l'inverse, si cette ombre constitue un fascinum, c'est-à-dire l'autre, le regard bras ballant, catatonique, nous voyons bien que ce n'est pas la même opération. Il ne s'agit ni de défense ni de symptôme, mais simplement une pose, une posture du sujet dans son rapport à la significatisation. Il est obligé de fournir un sens au phallus puisque le phallus n'a pas de sens.

R.S : j'aimerais revenir aux questions psychopathologiques.

L.P : j'ai fini

R.S : oui mais tu vas reprendre !

L.P : ah non !

R.S : vous avez parlé de mélancolie et de manie, au vu que la psychiatrie, surtout à certains moments, parlait de psychose maniaco-dépressive. Karl Abraham parlait à un moment de paranoïa. Alors quel serait le rapport mélancolie-dépression, et quel serait le rapport entre mélancolie-dépression et mélancolie-paranoïa, si vous êtes d'accord avec Abraham, je ne sais pas.

D.S : oui, mais la persécution de l'objet a, cette persécution dont souffre le paranoïaque, l'objet extérieur avec Mélanie Klein, on sait bien qu'il y a une projection, elle parle de projection, il y a comme un effet boomerang, on lance cela, mais cela revient sous forme d'un réel par la voix, le regard etc .. Effet de la paranoïa. Mais quand l'objet est dedans, cet objet est aussi persécuteur. Il y a également cette question de la haine. Mais il n'est pas projeté. C'est impossible de projeter. Freud dit que le discours du mélancolique est ' tu es ceci, tu es un déchet, tu ne vaux rien etc..' Ce discours n'est pas adressé au sujet mais à l'objet incorporé. *In corpore*. Raison pour laquelle il y a tant d'effets sur le corps.

Mes collègues lacaniens disent que le discours mélancolique manque au XXI^e siècle. Car l'on voit que c'est une passion froide, 'Le bonheur d'être triste' comme disait Victor Hugo.

Je pense qu'au XX^e siècle, il y avait plus de discours de mélancoliques.

Il est vrai qu'il y a peu de discours, mais des effets. J'insiste sur leur effet sur le corps, dans une phénoménologie clinique très variée. Qui touche beaucoup plus le corps et les addictions, que ce discours ' le bonheur d'être triste', passion froide, et ce glamour qui entourait les artistes mélancoliques au début du XX^e siècle. Donc c'est un peu un déplacement. Je ne pense pas que c'est un symptôme. Je le vois bien comme un discours, un effet, mais bien sûr quelque chose se passe de côté, comme tu l'as dit Leslie, c'est la nature de cet objet. Donc toute la relation sur le versant symbolique-imaginaire-réel, des relations établies avec cet objet et des réactions à sa perte qui vont mettre les personnages à leur place. On va voir une scène. Le Moi idéal dans la fonction imaginaire, l'idéal du Moi dans la fonction symbolique sont impliqués dans la fonction de la subjectivité et du champ de la réalité. Et le trou produit dans l'autre par cette perte d'objet provoque un ébranlement profond du fonctionnement psychique entier, et dans la relation avec le monde. Tous les signifiants, toute la chaîne de signifiants va être ébranlée, et bien entendu la question de l'objet reste quelque chose d'impossible.

L.P : oui, je suis d'accord. J'aimerais rebondir sur la question de Renato, par cette opposition que tu fais très justement : mélancolie-manie d'une part, et paranoïa de l'autre, faisant référence à Abraham.

R.S : dépression manie mélancolie paranoïa.

L.P oui .. Dépression maniaco dépressive, non ..

R.S : non, je comprends que la mélancolie est l'auto-accusation, l'auto-reproche. J'avais par exemple un patient qui se disait responsable de l'effondrement des Tours Jumelles et de la faillite de Swissair.

Il s'agit du délire mélancolique par excellence, d'ailleurs les gendarmes, la police le sait très bien, ce n'est pas parce que

L.P et D.S : mais cela c'est tout de même assez paranoïaque

D.S : car c'est grandiose !

R.S : la différence entre le mélancolique et le paranoïaque, c'est pour cela que c'est très proche, la différence chez le paranoïaque est que c'est l'autre qui lui reproche.

L.P : oui,

R.S : car il projette, alors que le mélancolique introjette le reproche. Il le fait lui-même. La police le sait : ce n'est parce que quelqu'un se dit avoir commis un crime qu'il l'a vraiment commis. Parfois des personnes s'accusent d'un crime qu'ils n'ont pas fait.

L.P : c'est sûr. On peut le dire en termes freudiens, freudiono-kleinien, je suis d'accord, mais il me semble que l'on peut encore entendre quelque chose à la lumière de ce que Lacan nous propose, je ne récus pas cette façon de penser mais elle est difficile à travailler : dans la clinique, que fais-tu de cela ? C'est toujours ma question, n'est-ce pas, raison pour laquelle je suis un lecteur fanatique de Lacan et j'essaie de travailler ses textes car j'ai lu Freud, bien sûr comme tout le monde, j'ai été formé dans cet horizon, mais avec ces machins-là, ou même Mélanie Klein, je ne sais que faire. Je ne sais pas comment entendre, je peux entendre théoriquement ce que les gens me disent, mais comment faire quelque chose avec cela ? Comment travailler cela ?

Alors, car c'était la préoccupation principale de Lacan, c'est-à-dire ce qu'il entendait dans la journée le torturait. Et il voulait rendre compte en raison de ce qui arrivait. Pas seulement des descriptions théoriques grandioses dont on peut faire des communications dans les congrès. Dans les congrès, je pense que les Anna-freudiens, les freudiens sont extrêmement brillants, mais quand on voit, je me rappelle, j'avais été à Washington, à l'époque où j'étais encore dans l'horizon freudien, il y avait un congrès où l'on déversait sur la psychose .. Qui faisait croire que la psychiatrie américaine était d'une efficacité totale, extraordinaire. Puis l'on sortait sur la place Potomac, et des gens tricotaient sans aiguilles, d'autres disaient 'viens, Médor', j'entends, qu'est-ce que

D.S : et que t'a apporté l'orientation lacanienne pour la clinique ?

L.P : l'orientation lacanienne m'apporte pour la clinique ce fondement, c'est-à-dire que l'être est pris en partie dans le sens, et en partie dans le non-sens. Voilà ce qui a sauvé ma formation clinique. Sinon j'aurais abandonné cette connerie, et probablement que je serais devenu golfeur, mais je ne suis pas assez bon, n'est-ce pas ! J'aurais grillé ma vie sur les greens, c'est bien plus amusant !

Seulement que dit Lacan par rapport à la question que tu poses ?

Si l'on part de ce présupposé : un signifiant manquant dans l'autre, l'on comprend très bien que la fonction du délire est de l'inventer. Inventer ce signifiant et lui donner une consistance de certitude. Ce que fait Schreber. Et le paranoïaque. Il manque un signifiant.

Ce que l'on faisait tout à l'heure en voiture, je raconte cette petite vignette clinique ! Il y avait un camion devant nous, avec une plaque fribourgeoise. Nous nous sommes amusés à dire : on sait qui nous a envoyé cette camionnette pour que l'on arrive en retard ! C'est-à-dire que l'on a inventé un dispositif paranoïaque pour s'amuser et expliciter que ce camion nous emmerdait, n'est-ce pas ? !

On savait qui l'avait envoyé, on était dans la certitude, d'ailleurs on va lui envoyer une lettre .. Enfin, on a monté un délire. Mais ce délire était théâtral. Il y en a, vous le savez mieux que moi puisque l'on est dans un hôpital psychiatrique, qui ne sont pas théâtraux, qui sont dur comme fer. Cela veut dire qu'à partir de cette notion de Lacan, il y a un manque structurel, un trou dans le symbolique. Un trou du sens.

D.S : les sens cachent ce trou.

L.P : voilà.

D.S : et quand cela tombe, il y a le trou, raison pour laquelle ils se jettent dans le trou.

L.P : exactement, cela veut dire que le mélancolique s'identifie au phallus, c'est-à-dire à cet objet qui manque, il veut faire chuter l'objet qui le fait souffrir, donc il saute par la fenêtre.

Le paranoïaque dit : je sais de quoi il s'agit, je connais ce type, je l'ai déjà vu, il m'a crevé mon pneu etc .. Je vais lui faire un procès. C'est-à-dire il isole l'auteur de ce signifiant maître qui serait censé gouverner sa vie, ce contre quoi il veut lutter.

Voilà en quoi la mélancolie est en quelque sorte, si je puis dire, l'envers de la paranoïa, car comme tu le dis il y a un mouvement centripète dans la mélancolie, et un mouvement centrifuge dans la paranoïa. Mais il s'agit toujours d'un rapport au signifiant. Et au signifiant manquant auquel on fournit un dispositif.

R.S : raison pour laquelle je dis souvent que lorsqu'un patient mélancolique devient paranoïaque, il a fait un progrès.

L.P : c'est sûr. C'est-à-dire qu'il y a du mouvement.

R.S : il a peur que l'autre le tue et il se défend.

L.P : absolument. Il y a du mouvement. C'est important.

MA A : y a-t-il des questions dans la salle ? On a un quart d'heure

L.P : non ! On va crever !

MA A : ou l'on peut s'arrêter .

Y a-t-il des questions dans la salle ?

Participant : dans le discours du mélancolique, y a-t-il des signes annonciateurs d'un suicide ? C'est-à-dire que les auto-accusations seraient moins fortes , quelque chose de cet ordre ?

D.S : je n'ai pas compris votre question

Participant : dans le discours du mélancolique, certains mots, certaines façons de s'auto-accuser, peuvent-ils être annonciateurs d'un passage à l'acte suicidaire ?

D.S : je ne sais pas. Je ne crois pas, au contraire, ce que vous me dites me fait penser à l'un de mes patients, il a des actes auto-destructeurs, à savoir beaucoup de toxicomanie..

L.P : C'est plutôt cette forme

D.S : et je lui ai demandé une fois s'il voulait se tuer.

- Moi ? absolument pas. Vous délirez. C'est quoi ?

Etc ..

Je le vois depuis 7 ans, et il y a deux ou trois semaines, je ne sais quel commentaire il a fait.

Il ne peut pas boire, il est interdit de boire, car s'il boit un verre il se jette dans le trou, avec de l'alcool, pour se noyer, c'est vraiment une noyade, et le médecin a dit 'vous ne pouvez pas boire'.

J'ai dit : Voilà, tout le monde a une pulsion de mort, moi aussi, mais la mienne est dans un safe, d'une banque ! Donc vous avez de nombreuses portes pour y arriver. La vôtre, vous faites un coup, le petit verre, et elle ..

Il a répondu :

'Vous savez, j'ai rêvé la semaine dernière que j'allais me suicider. J'étais sur le balcon, nu, je voyais mes pieds et je sautais. Je me sentais très bien. Le réveil a sonné. Je me suis rendu compte que j'étais vivant et j'ai eu une sensation horrible, terrible de malêtre. Un malaise horrible, je devais me lever, aller au travail etc ..'

Il était étonné et a dit :

'Je crois que vous avez raison, il y a un désir de mort très fort en moi.'

Mais cela fait 4 ou 5 ans que je lui dis ..

Et il répond : non non.

Cette pulsion de mort est là et en même temps pas du tout dans la conscience.

Il trouve absurde ce que je dis.

A mon avis, le signe est agi. Et non parlé. Raison pour laquelle il y a une perturbation dans la chaîne des signifiants chez le mélancolique.

R.S : j'ajouterais quelque chose à ce que tu viens de dire. La seule patiente que j'ai eue et qui s'est suicidée durant le traitement n'a donné aucun signe et m'a pris complètement au dépourvu.

Alors que d'autres me disaient pratiquement à chaque séance qu'ils voulaient se suicider, sont encore là aujourd'hui et même parfois relativement bien.

C'est justement lorsqu'il y a ce déni du désir suicidaire qu'il est parfois plus difficile à repérer et plus dangereux.

Celui qui peut parler ouvre déjà une porte au traitement.

L.P : oui, cela me permet de rebondir sur ce qui m'avait échappé auparavant, qui finalement n'est pas si léger.

A cette question posée ainsi, en terme intéressant et phénoménologique, la question est de savoir comment penser ce truc ? De quoi s'agit-il ?

Lacan a mis en place un petit dispositif pour penser ce truc, qu'il a appelé le *mode de jouissance*.

Je vous ferai remarquer que cette histoire d'aliénation, ce mot, ce concept figure dans les développements de Lacan jusqu'à une certaine époque. Ensuite, cela disparaît complètement de son enseignement. Plus question d'aliénation de séparation, il s'agissait du temps du symbolique.

Puis un autre terme est venu envahir le champ, le terme de *jouissance*.

Qu'est-ce à dire ?

Selon Lacan, la jouissance maximale est le suicide.

D.S : voilà, dans son rêve mon patient s'est suicidé, et se sentait très bien

L.P : voilà. Daisy dit avec ce cas, enfin il n'a pas sauté.

D.S : dans le rêve, il a sauté

L.P : il a vu une grande lumière .. Je n'en sais rien. Il était très bien. C'est-à-dire qu'il atteint une sorte de jouissance maximale. Ce qui est paradoxal pour ceux qui ne sont pas dans ce registre et qui sont en rapport avec la vie, on se dit c'est bizarre, jouissance sexuelle, l'on en dit également que c'est une petite mort, mais ce n'est pas cela qui permet de témoigner de cette affaire.

Je voulais donc dire. À cette question que j'ai posée initialement, à savoir comment Butades, ce potier, a réussi à faire quelque chose de l'absence, c'est-à-dire comment il a réussi à traiter la jouissance. Par la création, l'art, un *dispositif sublimatoire*, comme dirait Freud.

Par rapport à cette question, Lacan, enfin quelqu'un le fait remarquer et je trouve cela assez subtile, c'est un peu avancé, dans le Séminaire XX, il introduit ce qu'il appelle la *jouissance supplémentaire*.

D.S : en parlant de la sexualité féminine.

L.P : en parlant, disons ce point d'appui était la sexualité féminine, en prenant appui sur la sexualité féminine, il développe cette notion de *jouissance supplémentaire*, en tant que la femme, la sexualité féminine, serait le paradigme de la capacité de créer cette *jouissance supplémentaire*, qui ferait défaut au dispositif phallique, n'est-ce pas ?

Cette *jouissance supplémentaire*, on pourrait tacher de voir dans la clinique mais cela demande de travailler, quels en sont les signes ?

Je prendrais le problème à l'envers : quels sont les signes donnés par le sujet de la possibilité de traitement de son trou ? Car si l'on attend qu'il vous dise qu'il va se suicider, comme le dit Renato, ceux qui le disent ne le font jamais et ceux qui ne le disent pas ... Raptus, ils y vont.

Dans la clinique, ce qui est peut-être important est de pointer quelles sont les possibilités d'un supplément, de *jouissance supplémentaire*, je n'ai pas le temps de développer cela, c'est assez complexe. Pourquoi Lacan dit cela, je vous l'ai dit, mais pourquoi il l'articule avec la question du signifiant, il s'agit d'un thème assez complexe.

Il suffit de penser à cela : que pourrait être chez un .. Par exemple, la manie, on pourrait dire que c'est une tentative de *jouissance supplémentaire* car c'est bien supplémentaire "

D.S : c'est le *plus-de-jouir*

L.P : c'est le *plus-de-jouir*. Ils arrêtent au *plus-de-jouir*, allez ! Un tapis d'Orient, douze costumes, trois mercedes, encore et encore et encore .. Ils enfilent des objets. Hier soir, il y avait d'ailleurs (quand je travaille, j'ai besoin de me distraire, je mets du bruit pour ne pas être perdu dans mes objets !)

D.S : pour ne pas être mélancolique !

L.P pour ne pas être mélancolique ! Et un peintre décrivait un nommé Garouste, il expose actuellement à Paris, il racontait en être à sa dixième hospitalisation, et manifestement cela semble être un trouble de l'humeur, une psychose maniaco-dépressive,

MA A : il était à Paris, aux journées d'Automne,

LP : oui, et il écrivait que lorsqu'il était dans ses moments maniaques, c'est-à-dire dans ce *plus-de-jouir*, son drame était de voir le médecin arriver et de comprendre qu'il allait le faire descendre. Et là, complètement crispé, il se disait : 'il va me faire descendre de mon piédestal'.

Ensuite, médicaments, et il retombe sur le plancher des vaches, la vie est triste à mourir, la manie est tellement mieux !..

Cela permet de comprendre, non pas d'encourager la manie, pourquoi pas d'ailleurs ? Car j'ai suivi quelqu'un assez longtemps, que tu connais bien Renato, qui s'en est finalement pas si mal sorti.

Il a trouvé un truc supplémentaire. Il a dépassé le *plus-de-jouir* pour avoir une *jouissance supplémentaire* autour du raffinement, du goût,

R.S : il disait d'ailleurs une chose très intéressante : il disait que lorsqu'il sentait la poussée maniaque le menant à l'achat compulsif, car il faisait des achats

L.P : c'est lui qui achetait des tapis d'Orient

R.S : de millionnaire, des choses hyper chères, lorsqu'il sentait cette pulsion d'achats monter, il se demandait ce qu'il pourrait acheter d'utile et relativement bon marché ? Alors il s'achetait un stylo, une gomme, un crayon, et cela lui permettait déjà de calmer ..

L.P : absolument, oui. C'est une superbe histoire.

D.S : il faisait en fait une soustraction

L.P : voilà . *Moins phi*.

MA A : d'autres questions ?

L.P : vous allez l'air épuisés, ce que je comprends.

MA A : j'ai peut-être une remarque

L.P : non !

MA A : finalement dans cette présentation d'aliénation et de jouissance, on va les opposer : moins d'aliénation, on a le mode d'emploi de réguler cette pulsionnalité, plus on a de la peine, on sera pris avec une certaine jouissance.

L.P : oui on peut dire cela ainsi, c'est-à-dire que si l'on prend la triade sens - non-sens - jouissance. À ceci près que dans Lacan, il y a aussi le *jouis-sens*, qu'il écrit *sens*, à savoir le sens excessif comme on pourrait dire chez le maniaque, qui utilise les objets comme des signifiants, les signifiants comme des objets, et fait une sorte de magma de tout cela, un peu à la manière d'une présentation clinique que l'on m'a faite ce matin en contrôle, une jeune collègue me racontait qu'un enfant de 9 ans avait des impasses mélancoliques, c'est vrai. Tu disais que l'on utilisait très peu cette catégorie de mélancolie, alors que l'on est entouré de mélancoliques, et au fond le signifiant dépression qui ne veut rien dire, c'est une sorte de fourre-tout où l'on a un psychotique qui délire, c'est dépression, le deuil c'est dépression, j'ai perdu ma copine c'est dépression,

R.S : il y a une différence entre mélancolie et dépression

L.P : tu fais une différence, toi, mais pas dans le discours

R.S : au sens où la dépression peut être très utile car c'est le ralentissement de la pensée, l'air triste, le ralentissement psychomoteur, tout ce que l'on connaît dans la description classique. La mélancolie, c'est essentiellement l'auto-accusation,

L.P : tout à fait

R.S : et l'auto-dévalorisation.

Ce qui est très intéressant est que la mélancolie peut venir avec la dépression, mais aussi ne pas venir avec la dépression. Et donc certains mélancoliques non seulement n'ont pas l'humeur triste ni le ralentissement de la pensée, mais au contraire ils sont excités.

L.P : mais oui. Les mélancoliques ne sont pas tristes. Ils sont exhibitionnistes

R.S : et leur folie est la question de l'agressivité

L.P : Absolument

R.S : complètement tournée envers eux-mêmes.

L.P : absolument. Ils sont exhibitionnistes et agressifs.

D.S : mais il y a plusieurs figures du mélancolique. Si l'on remarque la description dans le DSM, il y a un nombre impressionnant de pages. Toutes les possibilités de combinaisons, de descriptions, et la dépression y est incluse. La mélancolie ne vient pas souvent, avec la manie non plus. Dans le DSM, les troubles bipolaires sont un véritable livre. Les dépressions y sont incluses, au sens de dépression majeure etc, il y a un certain nombre de diversités de descriptions. C'est énorme.

L.P : le DSM, c'est un truc américain.

R.S : la distinction entre mélancolie et dépression est presque plus facile qu'entre manie et paranoïa, persécution

L.P : oui, je suis assez d'accord avec toi, car au fond ces choses sont mélangées.

R.S : si l'on continue sur le problème des diagnostics différentiels, il y en a un autre que j'ai remarqué chez les mélancoliques, très fréquent, ces mélancoliques excités avec cette agressivité tournée vers eux, ils se mettent très souvent dans des bagarres parfois violentes, où ils se font taper, ce qui est presque un soulagement. Ils ont parfois des diagnostics de borderline, en raison du comportement.

L.P : oui, c'est assez juste. Je voulais accentuer que l'humeur triste ne fait pas nécessairement partie, ou même ne fait pas partie de la mélancolie. C'est plutôt une position grandiose, agressive, revendicative, narcissique, qui est : de toutes les manières, vous ne pouvez rien faire pour moi, vous, c'est une illusion, vous êtes une merde.. Très égocentrique. Mais je voulais dire, cela me concerne un peu, que ce concept, ce n'est pas un concept la dépression, c'est un 'machin'. En revanche, il me semble plus utile du point de vue de la clinique, en tout cas j'observe quand il y a humeur triste, cette espèce de .. Je voulais vous lire une partie de la lettre de Sérenius à Sénèque, mais je n'ai pas le temps ! Où il dit cette espèce de vague à l'âme, c'est-à-dire ce que Lacan appelle, et je trouve le mot très juste, la *morosité*. Cette espèce d'humeur, de vague à l'âme, parfois très accentuée, parfois moins, qui ne trouve pas de possibilité de résolution.

' quoique tu fasses, de toutes façons ..pfui.. ça va pas .. Bof .. Le Brésil, ouais, bon, c'est bien mais ..

Ce que j'appelle aussi les adeptes de l'impossible. 'Oui, Mais' ..

D.S : ce ' Oui, Mais ..' des patients très gentils, très bien, disent 'Oui . Mais '

MA A : cela va avec ce côté extra-lucide

L.P : absolument

MA A : que tout fout le camp

L.P : tout fout le camp, rien ne tient, tout est du semblant, donc le semblant .. Blabla ..

R.S : j'avais une patient qui disait : quel horrible beau temps !

L.P : oui, c'est un oxymore mais ce sont des maîtres de l'oxymore, c'est vrai.

MA A : d'autres questions ? Sinon on s'arrête maintenant

D.S . Je vous remercie beaucoup , ainsi que Marc-Antoine Antille et Dr L.. d'avoir organisé ce cycle de conférences

L.P : Merci, Merci à vous tous, Merci de votre écoute

Applaudissements

Transcrit par Lily Naggar